

PAUL AUSTER

Excursions dans  
la zone intérieure

traduit de l'américain par Pierre Furlan

*ACTES SUD/LEMÉAC*



ZONE INTÉRIEURE



Au commencement, tout était vivant. Les plus petits objets étaient dotés de cœurs qui battaient, et même les nuages avaient des noms. Les ciseaux savaient marcher, les téléphones et les théières étaient cousins germains, les yeux et les lunettes étaient frères et sœurs. Le cadran de la pendule était un visage humain, chaque petit pois dans ton bol avait une personnalité bien à lui, et la calandre à l'avant de la voiture de tes parents était une bouche au grand sourire plein de dents. Les stylos étaient des dirigeables. Les pièces de monnaie, des soucoupes volantes. Les branches d'arbre, des bras. Les pierres pouvaient penser, et Dieu était partout.

Croire que l'homme dans la Lune était un homme véritable ne posait aucun problème. Tu pouvais voir son visage te regarder depuis les hauteurs du ciel nocturne, et il n'y avait aucun doute là-dessus, c'était un visage d'homme. Peu importait que cet homme n'eût pas de corps – à ton sens, il restait quand même un homme, et la possibilité d'une contradiction dans toute cette affaire ne t'effleurait jamais. En même temps, il te paraissait parfaitement plausible qu'une vache puisse sauter par-dessus la lune. Et qu'une assiette puisse s'enfuir en compagnie d'une cuillère.

Tes pensées les plus précoces, ces vestiges de la manière dont, petit enfant, tu vivais à l'intérieur de toi-même. Tu ne te souviens que d'une partie d'entre elles, bribes isolées, brefs éclairs de reconnaissance qui surgissent en toi à l'improviste et au hasard, suscités par l'odeur d'une chose, ou son contact, ou par la manière dont la lumière tombe sur elle à tel moment présent de ta vie d'adulte. Du moins, tu penses pouvoir te souvenir, tu crois te souvenir, mais il se peut que tu ne te souviennes pas du tout, ou que ne te revienne qu'une réminiscence ultérieure de ce que tu crois avoir pensé à cette époque lointaine désormais pratiquement perdue pour toi.

3 janvier 2012 : il y a un an, jour pour jour, que tu as commencé à rédiger ton dernier livre, ta chronique d'hiver maintenant terminée. C'était une chose, d'écrire sur ton corps, de cataloguer les multiples coups et plaisirs éprouvés par ton être physique, mais l'exploration de ton esprit à partir de tes souvenirs d'enfant sera sans aucun doute une tâche plus ardue – voire impossible. Pourtant tu te sens obligé de tenter la chose. Non pas parce que tu te considères comme un objet d'étude rare ou exceptionnel, mais précisément parce que ce n'est pas le cas, parce que tu estimes être comme n'importe qui, comme tout le monde.

La seule preuve dont tu disposes pour dire que tes souvenirs ne sont pas totalement trompeurs, c'est le fait qu'il t'arrive encore de temps en temps de retomber dans tes vieilles manières de penser. Des vestiges ont subsisté bien après tes soixante ans, l'animisme de ta petite enfance n'a pas été totalement chassé de

ton esprit, et tous les étés, allongé sur le dos dans l'herbe, tu regardes les nuages qui passent et tu les vois se transformer en visages, en oiseaux et en animaux, en États, en pays et en royaumes imaginaires. Les calandres des voitures te rappellent toujours des dents, et le tire-bouchon est encore une ballerine qui danse. En dépit des apparences, tu es toujours celui que tu as été même si tu n'es plus la même personne.

Quand tu t'es demandé jusqu'où tu voulais aller avec ce projet, tu as décidé de ne pas franchir la limite des douze ans, car au-delà de douze ans tu n'as plus été un enfant ; l'adolescence était imminente, des lueurs de l'âge adulte avaient déjà commencé à poindre dans ton cerveau et tu te transformais en un être fort différent de la petite personne dont la vie était une plongée permanente dans la nouveauté et qui chaque jour faisait quelque chose pour la première fois – parfois même plusieurs ou beaucoup de choses – ; et c'est cette lente progression de l'ignorance vers quelque chose qui ne serait pas tout à fait l'ignorance qui aujourd'hui t'intéresse. Qui étais-tu, petit homme ? Comment es-tu devenu une personne capable de penser et, une fois que tu en as été capable, où tes pensées t'ont-elles mené ? Exhume les vieilles histoires, fouille autour de toi pour trouver ce que tu peux, puis élève les tessons vers la lumière pour les examiner. Fais-le. Essaie.

Bien évidemment, le monde était plat. Quand quelqu'un a tenté de t'expliquer que la Terre était une sphère, une planète qui tournait autour du Soleil comme huit autres planètes à l'intérieur de ce qu'on appelait le système solaire, tu as été incapable

de saisir ce que disait ce garçon plus âgé que toi. Si la terre était ronde, tous ceux qui se trouvaient au-dessous de l'équateur tomberaient, car il était inconcevable qu'on puisse vivre la tête en bas. Le garçon plus âgé a essayé de t'expliquer le concept de gravitation, mais cela aussi était au-delà de ta compréhension. Tu t'es imaginé des millions de gens qui plongeaient la tête la première dans l'obscurité d'une nuit infinie dévorant tout. S'il était vrai que la Terre était ronde, tu t'es dit que le seul endroit où l'on était en sécurité était le pôle Nord.

Sans doute sous l'influence des dessins animés que tu adorais regarder, tu pensais qu'un poteau sortait du pôle Nord. Comme ceux à spirales qui tournaient devant les salons de coiffure pour hommes.

Les étoiles, en revanche, étaient inexplicables. Ni trous dans le ciel, ni bougies, ni lumières électriques, elles ne ressemblaient à rien de ce que tu connaissais. L'immensité de l'air noir au-dessus de toi, l'infinité de l'espace qui te séparait de ces petits points lumineux, représentait quelque chose qui défiait toute compréhension. Belles et bienveillantes présences planant dans la nuit, elles étaient là parce qu'elles étaient là, sans autre raison. L'œuvre de la main de Dieu, certes, mais à quoi avait-il donc pu songer ?

À cette époque, ta situation était la suivante : États-Unis du milieu du siècle ; un père et une mère ; tricycles, bicyclettes et petits chariots ; postes de radio, téléviseurs en noir et blanc ; voitures à boîte de vitesses manuelle ; deux petits appartements puis une maison de banlieue ; santé fragile au départ,



puis robustesse de garçon normal ; école publique ; famille de la classe moyenne en quête d'ascension sociale ; ville de quinze mille habitants peuplée de protestants, de catholiques et de juifs, tous blancs à part un petit nombre de Noirs, mais sans bouddhistes, hindous ni musulmans ; une petite sœur et huit cousins germains ; des magazines de bandes dessinées ; Rootie Kazootie et Pinky Lee\* ; la chanson *J'ai vu maman embrasser le père Noël* ; soupes Campbell's ; pain de mie Wonder et petits pois en boîte ; voitures gonflées et cigarettes à vingt-trois cents le paquet ; un petit monde à l'intérieur du grand, mais à l'époque c'était le monde entier pour toi car le grand monde n'était pas encore visible.

Armé d'une fourche, Farmer Gray, le paysan furieux, court à travers un champ de maïs à la poursuite de Félix le chat. Aucun des deux ne peut parler, mais leurs gestes s'accompagnent du son métallique incessant produit par une musique rapide et sautillante, et tandis que tu les regardes entamer l'un et l'autre une nouvelle bataille dans leur guerre éternelle, tu es persuadé qu'ils sont réels, que ces images en noir et blanc dessinées d'une main rapide ne sont pas moins vivantes que toi. On peut les voir tous les après-midi dans une émission télévisée du nom de *Junior Frolics*, présentée par un certain Fred Sayles que tu connais simplement comme Oncle Fred, l'homme aux cheveux argentés qui garde l'entrée de ce pays des merveilles, et comme tu ne comprends rien à la production de dessins animés, que tu n'es

\* Deux personnages d'émissions télévisées pour enfants des années cinquante. (N.d.T.)

même pas en mesure d’entrevoir la moindre partie du processus par lequel on fait bouger des dessins, tu te dis qu’il doit y avoir une sorte d’univers parallèle dans lequel des personnages tels que Farmer Gray et Félix le chat peuvent exister – non pas en tant que crayonnages qui dansent sur un écran de télévision, mais en tant que créatures tridimensionnelles aussi grandes que des adultes et dotées d’un vrai corps. La logique exige qu’elles soient de grande taille puisque les gens qui apparaissent à la télévision sont toujours plus grands que leur image à l’écran, et la logique exige aussi qu’elles appartiennent à un univers parallèle, car l’univers dans lequel tu vis n’est pas, à ton grand regret, peuplé de personnages de dessins animés. Un jour, alors que tu as cinq ans, ta mère t’annonce qu’elle va te conduire avec ton copain Billy au studio de Newark qui diffuse *Junior Frolics*. Tu pourras voir Oncle Fred en personne, te dit-elle, et participer à l’émission. C’est palpitant, tout ça, extraordinairement palpitant, mais ce qui l’est encore plus c’est de songer qu’enfin, après des mois d’hypothèses à leur sujet, tu vas finalement être en mesure de voir de tes propres yeux Farmer Gray et Félix le chat. Tu découvriras enfin à quoi ils ressemblent vraiment. Dans ta tête, l’action va se dérouler sur une scène gigantesque, de la taille d’un terrain de foot, où le vieux paysan grincheux et le chat noir rusé vont se poursuivre mutuellement dans une de leurs escarmouches épiques. Le jour venu, cependant, rien ne se déroule comme tu l’avais imaginé. Le studio est petit, Oncle Fred a le visage maquillé, on te donne un sachet de bonbons à la menthe pour te tenir compagnie pendant l’émission, et tu vas t’asseoir dans les tribunes avec Billy et les autres enfants. Tu regardes

d'en haut ce qui devrait être une scène mais qui n'est en fait rien d'autre que le sol en ciment du studio, et ce que tu y aperçois est un poste de télévision. Pas même un poste spécial, car il n'est ni plus grand ni plus petit que celui qui est chez toi. Le paysan et le chat ne sont nulle part dans les parages. Oncle Fred souhaite la bienvenue au public, puis il présente le premier dessin animé. Le téléviseur se met en marche et voilà Farmer Gray et Félix le chat qui sautillent partout comme ils l'ont toujours fait, toujours coincés à l'intérieur de la boîte, toujours aussi petits que d'habitude. Te voilà totalement désorienté. Quelle erreur as-tu commise ? te demandes-tu. Où ta pensée a-t-elle déraillé ? La réalité est tellement en décalage avec ce que tu avais imaginé que tu ne peux t'empêcher de penser qu'on t'a joué un vilain tour. Tu es tellement sonné par la déception que tu arrives à peine à regarder l'émission. Plus tard, quand tu regagnes la voiture avec Billy et ta mère, tu jettes les bonbons, dégoûté.

L'herbe et les arbres, les insectes et les oiseaux, les petites bêtes et les bruits de ces animaux quand leur corps invisible s'agite pour traverser les buissons environnants. Tu avais cinq ans et demi quand ta famille a quitté l'appartement d'Union, trop petit, pour s'installer dans la vieille maison blanche d'Irving Avenue à South Orange. Pas une grande demeure, mais la première maison dans laquelle tes parents ont vécu, ce qui en fait la première pour toi aussi, et même si elle n'était pas très spacieuse à l'intérieur, le jardin t'a paru vaste car, en fait, il y en avait deux : le premier, juste derrière la maison, était une petite zone d'herbe bordée par le parterre de fleurs en forme de

croissant qu'avait planté ta mère ; ensuite, du fait qu'un garage en bois peint en blanc s'élevait juste au-delà des fleurs et divisait la propriété en deux terrains indépendants, il y avait derrière ce garage un deuxième jardin – celui dit “du fond” –, plus grand et plus sauvage que le premier, un domaine isolé où tu pouvais mener tes recherches les plus passionnées sur la flore et la faune de ton nouveau royaume. Dans cet endroit reculé, le seul signe de présence humaine était le potager de ton père, essentiellement planté de tomates, qu'il avait aménagé peu après l'arrivée de la famille dans la maison en 1952 ; et chaque année, au cours des vingt-six ans et demi qu'il lui restait à vivre, ton père a passé ses étés à cultiver des tomates – les tomates du New Jersey les plus rouges et les plus rebondies qu'on ait jamais vues, récoltées dans des paniers qui débordaient chaque mois d'août, des tomates en telle quantité qu'il était obligé d'en donner avant qu'elles ne se gâtent. Le potager de ton père, donc, qui s'étendait le long du garage dans le jardin du fond. Son bout de terrain à lui, mais ton monde à toi – et c'est là que tu as vécu jusqu'à tes douze ans.

Merles d'Amérique, chardonnerets, geais bleus, orioles, pirangas écarlates, corneilles, moineaux, troglodytes, cardinaux, carouges à épaulettes, parfois un merle bleu. Les oiseaux ne te paraissaient pas moins étranges que les étoiles, et comme leur véritable maison était l'air, tu avais l'impression que les oiseaux et les étoiles appartenaient à la même famille. L'incompréhensible faculté de voler, sans parler de la multitude de couleurs brillantes ou mates, voilà des sujets dignes d'observation et d'étude, mais ce

qui t'intriguait le plus chez eux c'étaient les sons qu'ils produisaient, cette langue différente parlée par chaque espèce d'oiseau, qu'il s'agisse de chants mélodieux ou de cris durs et râpeux, et tu as été persuadé très tôt qu'ils parlaient entre eux, que ces sons étaient des mots articulés d'une langue d'oiseau particulière, et ce qui valait pour les êtres humains de couleur différente qui parlent une infinité de langues valait aussi pour ces créatures volantes qui sautillaient parfois sur l'herbe de ton jardin du fond, chaque merle s'adressant à ses amis merles dans une langue dotée d'un vocabulaire et de règles de grammaire aussi intelligibles pour eux que l'anglais pour toi.

L'été : tu fends en deux une feuille d'herbe dans le sens de la longueur et tu t'en sers pour siffler ; tu attrapes des lucioles la nuit et tu te promènes avec ton bocal magique, lumineux. L'automne : tu te mets sur le nez les cosses tombées des érables ; tu ramasses des glands par terre et tu les jettes aussi loin que tu peux – dans la profondeur des buissons, hors de ta vue. Les glands étaient des friandises très prisées des écureuils, et comme les écureuils étaient les animaux que tu admirais le plus – leur rapidité ! leur capacité à défier la mort en sautant à travers les branches des chênes au-dessus de ta tête ! –, tu les observais avec attention quand ils creusaient de petits trous pour enfouir des glands dans le sol. Ta mère t'avait dit qu'ils les mettaient de côté pour les mois maigres d'hiver, mais en vérité tu n'as jamais vu d'écureuil déterrer de gland en hiver. Tu en as conclu qu'ils faisaient ces trous pour le simple plaisir de creuser, qu'ils adoraient ça et ne pouvaient tout simplement pas s'en empêcher.